

**Zeitschrift:** Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

**Herausgeber:** Société fribourgeoise d'éducation

**Band:** 85 (1956)

**Heft:** 6

**Nachruf:** En souvenir reconnaissant de M. le professeur J. Berchier

**Autor:** Yerly, Robert

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 05.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## *En souvenir reconnaissant*

### *de M. le professeur J. Berchier*

C'est par un dimanche ensoleillé de l'été passé que j'ai rencontré, en compagnie de sa fille, dans le bois de Cormanon, M. le professeur Berchier, pour la dernière fois.

Cet homme de petite stature, au facies dynamique, avec sa moustache drue, légèrement tombante, sa couronne franciscaine de cheveux grisonnants qui l'apparentaient physiquement à Gustave Flaubert, cheminait d'un pas allègre, le chapeau de paille calé sur les oreilles, dans l'allée caillouteuse, bordée d'un tapis moelleux de mousse sur lequel s'élançaient, dans l'azur du ciel, droits et sveltes, les fûts gris argent, marquetés de-ci, de-là, d'une traînée dorée, des hêtres, qui, entre Cormanon et le quartier Saint-Jacques, arpentent la forêt pour déboucher au-dessus de Villars, à l'autre extrémité.

Il y effectuait volontiers, à la bonne saison, délesté de toute obligation professionnelle depuis qu'il jouissait d'une retraite bien méritée, sa promenade dominicale, humant l'air frais, s'enivrant, en artiste-peintre, de lumière, de couleur et de formes et contemplant, au tournant du chemin, avec délices, les vallonnements boisés qui chevauchent la Glâne et la Sarine.

Son visage bien que pâle, sa voix assurée, sa jovialité ne trahissaient aucun signe qui pût laisser prévoir l'angine de poitrine qui devait l'emporter.

Nous nous saluâmes. Je m'approchai. Il me tendit la main. Nous échangeâmes un bon moment des propos divers. De l'aquarelle, que pratiquait avec bonheur le disparu, la conversation dévia sur l'évocation de souvenirs lointains.

Je l'avais eu, en effet, comme maître de dessin, de 1918 à 1922, à l'École normale d'Hauterive. Il me rappela, entre autre, à cette occasion, avec une pointe de nostalgie amusée, ses pénibles randonnées à pied — car il n'y avait pas, en ce temps, de service d'autobus — enveloppé, en hiver, dans une pèlerine ou empruntant, en été le sentier qui zigzague à travers le domaine de Grangeneuve, de Fribourg à Hauterive.

\*

Il nous arrivait, avec une régularité et une ponctualité que lui eût, sans doute, envié l'abbé Bovet, son ami, le vendredi. Le cours de dessin à main levée et technique se tenait au premier étage dans une salle spacieuse, oblongue, éclairée de quatre grandes fenêtres qui donnaient sur un jardin intérieur, ceinturé de vieux murs. Le matin, de 10 h. à midi, si je ne m'abuse.

Les artistes-professeurs n'ont, généralement, point reçu du ciel la grâce d'une vocation éprouvée de « pion » et de didacte convaincu. On leur reproche sans cesse une absence ou des insuffisances de méthode. Au vrai, on ne saurait davantage exiger d'eux que l'exposé des principes de la technique de leur matière, des trucs de métier, puisque le sortilège de l'art relève, lui, chez les initiés, d'un appel secret, d'une vocation dont on peut favoriser, hâter l'éclosion mais qu'on est impuissant à créer de toute pièce si le germe fécondateur, déposé par la nature, l'éducation ou l'hérédité, fait défaut.

M. Berchier avait fréquenté l'École des Beaux-Arts de Paris et mené, à Montmartre et au Boul'Mich, la vie insouciant de la jeunesse estudiantine. Il n'en n'avait pas moins, les pieds solidement fixés au sol. Il lui arrivait de se plaindre des conditions, morales et matérielles, dans lesquelles travaillent tant de professeurs de dessin, de l'incompréhension du public et des autorités à l'égard de cette discipline. Non point — et il me le confessa — qu'il songeât à revendiquer, pour un « Docteur ès arts, disait-il plaisamment ! » les avantages conférés par le port d'un titre académique et qui l'eussent assimilé, sur le plan administratif et financier, à ses collègues nantis, comme lui, d'une formation classique et universitaire !

C'était donc jour de fête pour le groupe exigü des douze élèves de 4<sup>e</sup> dénommé, par antonomase « les douze apôtres ! » Une aurore nouvelle se levait ! Comme une bouffée d'air printanier qui faisait brusquement et joyeusement, irruption dans nos cœurs ! Dans l'enceinte austère du couvent désaffecté ! Une animation insolite ! Un grand branle-bas !

Un premier problème se présentait à l'esprit : se disposer convenablement en hémicycle, autour de l'objet à reproduire : nature morte, forme géométrique, plâtres — ils volaient de main en main, non sans qu'ils ne pâtissent quelque écorchure ou fracture incurable ! — On suait de grosses gouttes à rendre adéquatément une panse de carafe, la nuance de jaune d'un canotier, la teinte d'une bouteille, avec le jeu diffus des reflets de lumière ou de l'ombre portée, à se camper sans broncher au centre géométrique pour esquisser une courbe, à manier, sans se barbouiller ou souiller le papier, le bâton de fusain, pour affiler, suffisamment, au croquis côté, la flèche fatidique ou, simplement, pour loger au milieu de la feuille son dessin !

Course éperdue en tous sens, aux fins d'attraper un chevalet, un siège ou le cartable respectif, jauni, écorné, vierge de toute mention ! Chacun y va d'un geste rituel, fébrile et gauche : qui redresse un chevalet retors, qui taille un crayon dont la pointe se volatilise et vole en éclats, qui redresse une vénérable feuille immaculée suivant l'angle d'incidence, qui fourbit une gomme, récalcitrante à la gratte, presse un pinceau gorgé de liquide ou le trempe dans le gobelet maculé d'une mixture polychrome ; qui échange un sourire de triomphe ou de déconvenue, chuchotte, lance une blague, happe une plaisanterie, gémit sur sa gaucherie ou se pâme d'admiration devant l'heureux trait de plume du voisin, du copain plus doué. Qui a le nez collé sur son esquisse, qui harcèle le maître de questions, qui bâille aux corneilles ! Les plus habiles ou les moins fervents — à moins que ce ne soit les plus obtus en matière plastique — escamotent une permission au maître noyé dans un flot de solliciteurs, et muent une absence momentanée en une cure d'hygiène.

Le professeur, assis devant sa table carrée, entouré de plumes, de pinceaux de divers formats, d'une file de gobelets rangés par ordre de grandeur croissante et décroissante, d'une boîte à compas, d'une équerre, de feuilles lardées d'épures égaye, par derrière, d'une roide théorie de formes géométriques en carton, en plâtre ou en fils de fer à laquelle font pendant les dessins fixés au mur, fait figure d'alchimiste médiéval et se nimbe d'une auréole de prestige mystérieux.

Il va, vient, se lève, se rassied, se dispense à gauche et à droite en de rapides et amicales interventions, ponctuées, sur un ton sec et clair de monosyllabes ou de formules lapidaires : *bien ! Pas mal ! Continuez ! Quelque chose dans ces goûts ! Cette couleur ne chante pas assez ! Du silence ! Travaillez !* S'adressant à moi qui

tente de masquer mon incompetence et ma pétulance derrière l'épaule carrée et protectrice du camarade de devant *Eh ! là-bas, le petit blond !*

Et tout cela, dans une rumeur vague, un bourdonnement d'abeilles butinant, rompu, de temps à autre, d'un éclat de rire perlé et bref de quelque assistant ou d'un accès métallique d'impatience lass e du maître, les yeux braqués sur une vignette héraldique ou une lettre enlumin e qu'il rehaussait et paraît de son extrême habileté de calligraphe et de son goût artistique ; tout cela, constitué bien plus d'insouciance, d'espièglerie, de vivacité, de ferveur studieuse que d'indifférence ou d'ennui, d'indiscipline ou, moins encore, d'instinct de rébellion.

\*

Si ma mémoire est fidèle, c'était en 1921, il y a donc trente-cinq ans, au terme d'une de ces leçons du matin, M. Berchier nous avait appelés et groupés autour de sa table. Un mouvement de surprise se dessina sur nos visages. Puis, saisissant sa guitare, chanta, d'un timbre de voix chaude et colorée, nuancée d'expressifs chevrottements, les trois couplets de la romance sentimentale : *dedans ma chaudière, pour y être heureux, Combien faut-il être ? Il faut être deux . . .*

A nous qui venions d'un coin perdu de la campagne, cela produisit l'effet d'un tour de force de prestidigitateur. Cette improvisation, si fraîche, si spontanée, dans le cadre de la rigueur disciplinaire qui était en honneur à l' cole, hante encore mon imagination !

M. Berchier n'était pas de ces professeurs  borgn s par les œillères de la spécialisation et cantonnés dans le cercle d'un programme. Il avait la parole facile, caustique à l'occasion. Il nous entretenait incidemment de l'histoire de l'art. C'est ainsi qu'il révéla à des novices l'existence et l'œuvre du grand architecte Viollet-le-Duc, le cubisme, les premières manifestations dans le domaine de l'urbanisme de Le Corbusier. Il ne tarissait pas de détails sur les méthodes d'enseignement du dessin dans les écoles françaises. Il n'avait que mépris pour l'esprit guind , l'académisme terne d'Albert Besnard et préconisait un art vrai, vivant, libéré des schémas simplistes, des formules desséchantes et d'un conformisme fig .

Les expositions qu'il organisait en fin d'année mettaient souvent en relief d'anonymes talents juvéniles qu'il avait su habilement explorer et exploiter, bien que certaines pièces maîtresses, conformément à une tradition antique, aient eu à subir, préalablement, la critique et les retouches du maître.

A l'intention des aspirants-instituteurs de dernière année qui allaient entrer dans la vie pratique, il avait conçu un original *Cours de méthodologie de l'enseignement du dessin*, lard  d'illustrations, clair et précis où il portait son effort sur la perspective. Je le conserve précieusement. A l'exception de quelques élèves naturellement doués, un Bernard Moret, un Maurice Cantin surtout, que M. Berchier poussait, la plupart s'avéraient inaptes, en première, à tracer une droite. Il n'avait, certes, pas tort de prôner vigoureusement la mise en application, à tous les degrés et spécialement au stade primaire, de cet utile et indispensable auxiliaire de l'enseignement qu'est le dessin comme formation générale, éducation des sens et du jugement, illustration des leçons et moyen efficient d'expression. Ses vues n'ont rien perdu, à l'heure qu'il est, de leur actualité ! Il suivait avec intérêt les concours de dessin organisés pour les enfants, par l'almanach Pestalozzi. Plusieurs sociétés, en ville et en campagne, sont redevables à la précision, la minutie

de son crayon et à sa palette colorée, de la beauté de leurs bannières, dont j'eus l'occasion d'en admirer une à la vitrine Meyer en 1937, lors d'un passage en Suisse.

\*

Il était tout d'une pièce, simple, avenant. Il avait conservé cette bonhomie, saupoudrée parfois d'une pointe de malice et épicée de vocables hauts en couleurs, qu'il avait acquise, enfant, sur les bords du Léman, à Vevey où sa famille exerçait le négoce.

Sous l'écorce un peu rèche, sous cette énergie indomptable que traduisaient un visage candide, ouvert, aux traits réguliers, le menton volontaire du lutteur inlassé, la démarche dégagée, le verbe incisif et volubile, ce regard vif, droit, ennemi des compromissions et de la flagornerie, habitait une âme généreuse et battait un cœur tendre, rebelle aux épanchements lyriques mais non moins sensible à l'infortune et aux délicatesses du sentiment, toujours disposé à secourir autrui.

Une âme d'éducateur, voué corps et âme à sa tâche, humble et désintéressé, qui devait narguer l'ankylose, la déformation professionnelle dans un métier où l'on court le risque, à la longue, de se fossiliser et de verser dans le pédantisme ; celle d'un artiste qui devait conserver, jusqu'au bout, la lucidité intellectuelle, la fraîcheur de sentiments, d'émotivité, cette candeur puérile et cette capacité de sursaut, face à la réalité mouvante et sans cesse rajeunie.

Il m'est agréable d'associer la mémoire de M. Jean Berchier à la personne d'un ami intime du défunt, fort affecté par sa disparition prématurée, M. Fernand Caille, professeur à l'Ecole secondaire professionnelle des garçons de la ville de Fribourg, qui lui était uni par les liens des affinités de l'intelligence et du goût, d'un amour commun de la profession et du beau et par une ancienne, longue et fidèle amitié que la mort ne fera que consolider.

\*

Maintes générations d'étudiants, au Technicum et à l'Ecole normale d'Hauterive doivent à M. Berchier d'avoir œuvré sous sa guide experte, dans une atmosphère d'amicale compréhension, de liberté féconde de ferveur artistique et de les avoir ainsi mises au bénéfice d'un précieux instrument de culture, d'un agréable et instructif passe-temps ou d'un moyen d'existence. Plus encore, d'avoir doté leurs âmes d'adolescents du sens esthétique qui est indispensable à la formation et au rayonnement d'une personnalité, surtout dans une société telle que la nôtre, engoncée dans un utilitarisme étroit et épais.

Les anciens élèves de M. le professeur Jean Berchier, à l'Ecole normale notamment, garderont fidèlement son souvenir ému dans leurs cœurs ; ils expriment, à sa famille, si cruellement éprouvée, leurs condoléances religieuses, s'inclinent avec respect devant sa tombe trop tôt ouverte et auront une pensée pieuse pour le repos de son âme.

ROBERT YERLY.